

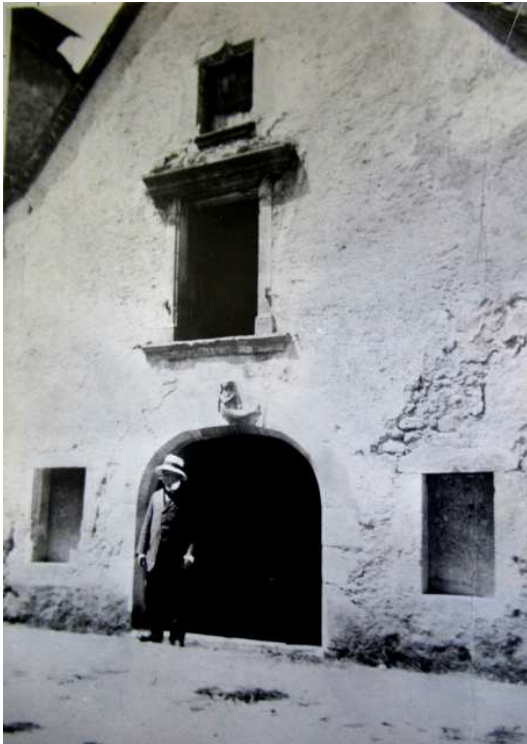


## Les sirènes d'Ossau

Charles de Bordeu, un écrivain originaire d'Izeste, est l'un des descendants du médecin Théophile de Bordeu qui soigna (en vain) Louis XV. C'est Charles qui aujourd'hui retient notre attention avec son « Terre de Béarn » publié en 1922 chez Plon.

Il nous raconte :

*« Michel était un petit vieillard, paisible et de chétive apparence. Il habitait en face de chez nous. Je le voyais par sa porte ouverte, assis devant son métier de tisserand, travaillant avec assiduité. On entendait grincer aux secousses le châssis tendu de fils verticaux qu'il tirait d'une main, par saccades rythmées, en pressant sur des pédales. La navette courait, lancée de l'autre main, revenait comme elle était partie. La trame s'unissait fil par fil à la chaîne et lentement s'ourdissait la toile, enroulée sur un tambour de bois.*



*« Michel, possesseur d'un champ et d'un pré, vivait à son aise, content de peu. Il bêchait son jardin et préparait ses repas, car il était seul, veuf et sans enfants. A sa maison, petite et chenu, s'accotait un banc de pierre domestique. Et ce logis portait au fronton, sculptée bien ou mal dans la pierre des carrières d'Izeste, l'image d'une sirène, comme un blason bizarre.*

*« Par quelle fantaisie le maître ancien, bisaïeul ou trisaïeul de Michel, avait-il timbré sa maison dans la montagne d'une figure marine ?*

*Michel n'en savait rien. Cependant, il s'était instruit des sirènes.*

*Il parlait d'elles complaisamment, non sans mystères et réticences, à nous les enfants, quand il était assis sur son banc dans les soirs d'été, adossé à la muraille et les mains sur les genoux.*

« Des rides profondes sillonnaient son front. Mais sous ce front transparaisaient un esprit sans trouble, une âme ingénue. Ses cheveux blancs tombaient sur ses épaules, selon la mode ancienne. Il avait les yeux fatigués et beaux de lumière intérieure, le discours limpide comme la pensée. Cette figure d'artisan, attendant la fin du jour et de ses jours au seuil de sa demeure, si humble, si digne, gravement sereine, me paraît telle qu'elle fut marquée avec grandeur du sceau divin.

« Des chars de gerbes tanguaient vers les granges, roulant dans leur senteur d'herbe et de paille. La rue du village s'emplissait de voix et de bêlements. Les gens sur les portes, la beauté de l'heure, le vol des hirondelles et le cri des martinets au-dessus des pignons s'associent dans mon souvenir avec la maison au toit pointu dont les murs penchaient comme leur vieux maître et la figure mamelue de qui les cheveux en pierre s'épandaient, femme jusqu'aux hanches, et puis poisson.

« Père, qui l'a faite, disions-nous ? Pourquoi est-elle sur votre muraille ?

« - Pourquoi, je ne sais pas, répondait Michel. Mais qui l'a faite, je peux vous le dire. C'est le défunt Jean de Supernatz, maçon-tailleur de pierre. Il bâtit cette maison pour mon arrière-grand, il y a bien plus de cent ans. L'arrière grand chargea le sable et les cailloux sur son tombereau et gâcha le mortier. Il abattit des arbres dans sa prairie pour les bois de charpente, qu'il sut entailler et accoupler juste, aussi bien qu'un ouvrier du métier. L'arrière-grand était tisserand, comme ses anciens et sa descendance. Il n'avait pas appris le charpentage. Mais il faisait tout ce qu'il voulait avec ses mains.

- Et Supernatz ?

« - Supernatz était un homme fort et adroit. Ceux d'aujourd'hui ne valent pas les hommes d'alors. Ils n'ont souci que de vivre à l'aise, en faisant en tout le moins possible. Aussi ne deviennent-ils pas autant vieux. Anciennement on ne regardait pas à la peine. Les maîtres se montraient exigeants, les apprentis dociles. On pensait honnêtement à bien faire, pour paraître avec honneur, et l'on se contentait du juste salaire, après l'avoir gagné. Supernatz savait tailler au ciseau un homme, un animal, un arbre et une fleur. Il fit cette femme de la mer.

« - Pourquoi tient-elle une quenouille ?

« - Parce que les sirènes savent filer.

« - Qu'est ce qu'elles filent ?

« - Le fil vert de l'eau.

« - Pourquoi est-elle nue ?

« - Dans l'eau, disait Michel, n'ont pas besoin d'être habillées.

« - Qu'elles doivent avoir froid !

« - Ne savent-elles que filer ?

« - Elles se jouent à la surface de l'onde et chantent en se tenant par la main. »

Malheureusement cette sculpture et la maison de Michel ont disparu, c'est l'emplacement du parking de Jean-Noël Castaing, berger et fabricant de fromages.

Sur le côté sud de ce lieu on trouve une maison ornée d'une Mélusine, qui est une fée originaire de Poitou, on parle d'elle aussi en Alsace, en Lorraine, en Champagne, au Luxembourg et en Allemagne mais sa légende n'est pas avérée en Ossau.

Cette fée que l'on présente avec le haut du corps d'une femme et au-dessous de la taille, en serpent ... ressemble à une sirène. Tout cela parce qu'un jour son mari voulut voir comment elle procédait pour exaucer les vœux qui lui étaient soumis. Elle s'enfuit par une fenêtre et son mari ne la revit plus jamais.

Mais alors pourquoi une fée Mélusine à Izeste ? Si vous faites des mots croisés ou que vous êtes passionnés de géographie, vous savez que les Mélusins et les Mélusines sont les habitants de Lusignan dans la Vienne. Or les habitants de cette maison à Izeste avaient pour patronyme : Lusignan.

Le tailleur de pierre qui a taillé le linteau de porte n'a rien trouvé de mieux que de sculpter une Mélusine pour identifier la maison.

Certains visiteurs pensent encore, à tort, que Charles de Bordeu raconte l'histoire d'une sirène alors que c'est une Mélusine qu'il devrait décrire.

Voilà maintenant une autre sirène, bien plus personnelle qui fit l'objet d'une publication « Au cherche midi éditeur » en 1994 où le préfacier, Jean Orizet en dit « c'est l'histoire d'une sirène de pierre à la manière fantastique narré par Borgès ... ». Voyons cela.

*« Je songe au temps de mes premières vacances. Le village où j'allais, blotti au pied du col de Marie-Blanque, se partageait sur les deux rives du gave d'Ossau. Je me souviens de ces lieux agrestes où, les mois de juillet, seules les femmes fanaient le foin de quelques champs en pente ; leurs hommes, jeunes ou vieux, bergers pour la plupart, fabriquaient le fromage sur les estives près des sommets dénudés.*

*J'allais toujours dans la même maison, située à l'entrée de la rue principale. Un panneau de fer rouillé, offert par un guide routier, y indiquait le kilométrage des bourgs amont et aval. Elle aurait pu servir d'octroi, mais les traces de salpêtre au bas des murs trahissaient l'ancienne vocation de bergerie de la demeure. Sur le claveau de la porte d'entrée en ogive, on pouvait lire une inscription latine : « Porta patens esto, nulli, claudaris honesto . Cet épigramme m'avait toujours intrigué, car en fonction de la ponctuation, la porte était ouverte ou fermée aux honnêtes gens. Le paysan qui avait fait graver la devise n'avait pas dû l'inventer, mais il montrait au moins ses lectures. Or un jour, mon regard fut attiré par une autre sculpture sur la même façade, tout en haut au pignon, à l'abri du faitage. Il semblait bien qu'il y eût là une tête de femme aux longs cheveux ; ses bras croisés laissaient apercevoir une poitrine nue et, à partir de la taille, son corps devenait poisson. Je distinguais bien les écailles. Le sculpteur avait illustré une sirène. Mais que faisait ici une figure marine ? Alors que je réfléchissais tout haut sur cette découverte, à mon étonnement, la sirène s'exprima. C'était un son ... maritime, un peu comme celui des gros coquillages où l'on entend la mer en approchant l'oreille. La meilleure façon de savoir si ce n'était pas un rêve était de la questionner. Si il y avait une réponse ... je ne pouvais pas l'avoir inventée. Je me risquai :*

- *Mais qui donc a fait une figure marine en ces lieux, pouvez-vous me le dire ?*
- *Cela fait quelques siècles qu'un tailleur de Bordeaux est passé par ici, compagnon qu'il était, et sur son tour de France. Le pays était connu pour ses carrières de marbre dont les gisements, nombreux et variés, permettaient d'obtenir des blocs de toutes les tonalités. Nous qui croyons ne jamais sortir de nos filons avons vécu bien des aventures. Certaines d'entre nous prirent la route sur des charrettes tirées par des paires de bœufs et ... en avant les voyages ! On m'a rapporté que les plus belles trônent sur la place de la Concorde à Paris et qu'une voisine à moi orne le palais royal de Laken. Pour elle, c'est la vie de château ! Moi, je suis restée ici.*

*Je ne rêvais donc pas ! Elle me dit encore son souhait : partir pour une grande ville, mais de toujours les transports étaient chers. Bien vite des blocs restèrent à l'abandon et seule une utilisation locale subsistait. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait eu l'occasion de parler. Mais pourquoi était-elle en ces lieux ? Ce fait m'intriguait :*

- *On dirait que votre regard observe les passants ?*
- *C'est vrai, je scrute le va-et-vient de tous ... depuis des siècles. J'étais destinée à orner un chapiteau d'église et déjà à surveiller la réaction des fidèles qui découvriraient ma semblable à l'intérieur d'un bénitier. La hauteur de l'eau laissait apparaître le haut dénudé de son corps. Un jour, une inondation envahit l'édifice. Nous profitâmes de l'aubaine pour quitter le lieu saint. Je ne revis pas ma complice. Le paysan qui me trouva devant sa porte eut beaucoup d'égard envers moi. Qu'une créature marine s'arrêtât chez lui ne pouvait être qu'un signe du destin. Il me plaça sur sa porte et partit pour le port de Bayonne. Ce regard que je jette aux passants depuis lors implore ces derniers de donner des nouvelles.*

*Je ne pus malheureusement rien savoir sur cet homme, Bayonne a trop grandi pour que j'y retrouve le paysan qui avait dû s'embarquer et devenir marin.*

*Mais quelque temps après, dans un quartier isolé de la vallée, je retrouvai sur une maison la même figure marine qui provenait à coup sûr du bénitier de l'église inondée. Elle ressemblait beaucoup à l'autre, mais n'avait pas les bras croisés. Sa main gauche tenait un peigne, la droite un miroir. La toilette est la principale occupation de ces créatures. Je cherchai à me renseigner. La première personne que je vis au bout du champ à côté, assise sur un mur, tricotait des chaussettes. A mes questions, elle resta muette ... je n'insistai pas. Revenu devant la bâtisse, j'entendis les vociférations d'une femme contre l'homme qui n'avait su surveiller la cuisson des confitures. Je ne sais si j'inspire le calme dans les esprits, mais quand on me vit, tout cela se calma et l'on me dit d'entrer. Le rez-de-chaussée était réservé aux brebis. Des mangeoires bien plus basses que celles des étables parcouraient le contour de la pièce. L'odeur m'envahissait, mais ne gênait nullement les hirondelles qui y avaient élu domicile. Entre races animales tout était bien réglé : les brebis à l'estive et les hirondelles au nid ; l'hiver, les unes rejoignaient la bergerie, les autres ... les pays chauds.*

*La maîtresse de maison me fit monter par l'escalier de bois qui démarrait de là. La pièce était dépouillée, sans artifice, tout semblait là depuis des siècles. La table impressionnante de longueur avait dû autrefois voir s'attabler des grappes d'enfants conçues par le maître aux retours des troupeaux. Une armoire où la vaisselle ne manquait pas servait aussi de garde-manger. La cheminée, élément vital de la maison, était au bord de l'épuisement, elle avait dû fonctionner continuellement jusqu'à ce qu'un jour le fourneau de fonte vînt ralentir son labeur. Au mur, les décorations encadrées dataient certainement de la Première Guerre mondiale ; par pudeur, je n'osai vérifier. Tout en parlant, je m'aperçus que la dame savait recevoir : sans même que j'y prête attention, du vin blanc et des biscuits m'attendaient sur la table. On parle de tout ... ou presque, mais je ne sus pas grand-chose sur la sirène qui était à leur porte. L'homme se rappelait seulement que son grand-père avait trouvé cette pierre dans le gave quand il était enfant. On racontait que depuis ce jour-là, les pêches dans la rivière n'étaient plus comme avant. Il se disait aussi que les sirènes étaient de vraies magiciennes, elles construisaient des ponts en une seule nuit, mais on ne prêtait à celle de leur porte aucun de ces prodiges.*

*Je quittai la maison. L'homme me raccompagna un bout de chemin, je trouvais qu'il avait beaucoup d'égards envers moi. On devisa même sur les possibilités d'installation au hameau qui était bien minuscule. Or, quand on s'approcha de la tricoteuse muette, je compris clairement qu'il était prêt à tout pour que j'épouse cette fille ! Sa seule fille au milieu des garçons ! J'avais trouvé le linteau très joli, le père et la mère sympathiques, mais pour le reste ... je n'insistai pas.*

*Depuis, j'ai donné des nouvelles à ma première sirène. Elle fut surprise et peinée que le voyage de l'autre n'eût pas dépassé le gave, trois ou quatre encablures en aval. Elle avait imaginé qu'elle avait pu rejoindre l'Atlantique, si ce n'est l'Atlantide. Tout en se séparant l'une de l'autre, elles restaient scellées sur des maisons ordinaires, sans pouvoir s'échapper, au moins pas avant un futur cataclysme.*

*Son plaisir était que, maintenant, elle avait trouvé en moi un complice. IL y a des jours où je me culpabilise ... n'ai-je pas été indiscret ? Ou bien aimerait-elle être regardée plus souvent ? Face à elle, je vis qu'elle comprenait mes interrogations.*

*- Crois-tu que je me sois dévoilée pour rien ? Je peux être de pierre et avoir des envies ... »*

A vous de voir qu'elle est la part de vérité dans cette nouvelle.

Vous voulez voir des sirènes ? Prendre la rue du Bourguet à Laruns, et sur la première maison à droite, tout en haut du mur, vous trouverez celle dont on vient de parler.

Visitez l'église de Sallent et sur un pilier d'une chapelle en entrant à droite, une sirène orne un court chapiteau, l'autre laisse entrevoir un homme les jambes écartées, mais ses attributs ont été martelés ... äie ! äie ! äie !

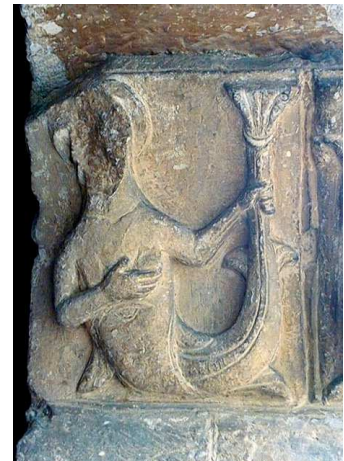
Eglise de Sallent



J'aime bien les sirènes de l'église Saint-Eutrope de Saintes, avec leurs belles tresses ... mais pas que ... ou celles effrontées de l'abbaye aux dames toujours à Saintes. Celle de Nogaro a perdu son visage mais elle tient encore bien sa queue.



Eglise Saint Eutrope



Eglise de Nogaro

Il ne faut pas oublier aussi les sirènes à deux queues, il y en a une en Ossau, à Bielle plus exactement, mais vous ne la verrez pas ! Elle se trouve chez un particulier. Pour les voir, il faut voyager un peu, soit en Aragon à Biescas, sur une fenêtre géminée qui provient certainement de Bielle, ou alors en Alsace sur le portail d'une église, d'ailleurs ces créatures sont presque toujours sur des édifices religieux.



En Alsace



A Biescas

Mais pourquoi deux queues ? Pour certains, cela serait un signe de perversité ; d'autres vous diront que cette sculpture : « est le symbole de la fécondité car l'eau est la source de vie. Son attitude, les deux queues toujours relevées, est à mettre en relation avec la gestation et la naissance. Elle peut être aussi le symbole de la dualité de la vie humaine, partagée entre vie organique et vie spirituelle ». (Site du château de Birkenwald, Bas-Rhin).



Nous vous avons entretenus des sirènes, symbole de la séduction féminine, pas étonnant que celles qui ornent de nombreuses maisons de Mugaire (Navarre) passent leur temps à se peigner, elles sont toutes représentées avec un peigne d'une main et un miroir de l'autre.

Mugaire en Navarre

Jean-Pierre Dugène  
Les Amis du Musée d'Ossau  
Juillet 2020